

TIERS LIVRE, L'ATELIER HEBDO

#construire #09
à partir de Blaise Cendrars,
« le roman que je n'écrirai jamais »

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi</i>	3
<i>Isabelle Charreau Laisser la place</i>	4
<i>Ève François Pour quoi écrire</i>	6
<i>Serge Bonnery « : j'écris »</i>	9
<i>Isabelle Vauquois Jamais je n'écrirai</i>	11
<i>Piero Cohen Hadria</i>	13
<i>Catherine Plée Alors c'est NIET !</i>	17
<i>Yael Uzan Un oui à l'orée ?</i>	19
<i>Émile Kah Par plaisir</i>	22
<i>Christine Eschenbrenner Je n'écrirai pas</i>	25
<i>Raymonde Interlegator Cendrars, à l'encre sympathique</i>	27
<i>Jean-Luc Chovelon Résolutions</i>	30
<i>Nathalie Holt Avec ratures</i>	32
<i>Juliette Derimay Pousser le point final</i>	35
<i>George Baron Négatifs</i>	36

ne rien écrire

ne plus rien faire qu'agir

s'il n'est pas trop tard

Je n'écrirai pas le journal intime d'un projet inachevé, ni un essai sur l'abandon créatif, ni bestiaire des objets oubliés, ni manuel de procrastination. Je n'écrirai aucun des livres que me suggère chaptbotgpt.fr dans sa liste des livres que je n'écrirai pas.

Je n'écirai pas sur le pont que l'on aborde par une arche rectangulaire de pierres blanches et grises (monumentale dans mon souvenir) en venant de la départementale étroite sinuant dans la forêt de sapin, suspendu par des haubans métalliques si tendus, (peur qu'ils lâchent) au-dessus de l'eau, en bas le précipice, le vide, des mètres, des mètres et en bas le lac bleu vert profond sombre. Je n'écirai pas sur le livre de recettes récoltées assez tôt comme prémonition d'une perte à venir. Je n'écirai pas depuis le balcon, sur le balcon, sous le balcon, depuis le saule pleureur, sur le saule pleureur, sous le saule pleureur, depuis la table au fond du jardin, sur la table au fond du jardin, sous la table au fond du jardin (et sur aucune des tasses de café qui y ont laissé leur empreinte). Je n'écirai pas sur les lianes, les tresses, les enchevêtrements, les tissages, les fils, la laine, (mes liens), l'osier (*Salix viminalis*). Je n'écirai pas sur le foulard qui sentait la lavande. Je n'écirai pas sur la lavande, les graines, les roses trémières, la mousse (celle qui s'installe sur la table au fond du jardin), les châtaigniers, la lavande, sur la haie d'aubépine, les fleurs du cognassier, la lavande, le thym, le basilic, le chèvrefeuille, la consoude, le pyracantha, la lavande (*lavandula* genre de plante à fleurs de la famille des lamiacées). Et donc je n'écirai pas sur les jardins, ni celui face à l'église d'où est issu le premier saule pleureur (*Salix babylonica*), ni celui de la rue des Églantines

(pourtant quel beau nom) depuis lequel on entend les trains passer, ni celui qui a accueilli une bouture du saule pleureur plantée sur la pelouse devant le balcon et devenu assez grand pour empêcher la vue sur les montagnes depuis le balcon (et qui pour le tailler), ni celui du petit étang où venait boire le héron, ni celui du petit potager dans lequel chaque salade était protégée par une bouteille plastique coupée, ni celui derrière le coron rue de la Glissoire. Je n'écrirai pas sur le charbon, les terrils, la fosse numéro huit, les briques rouges des façades, les dimanches à l'orchestre pour accompagner les films muets. Je n'écrirai pas sur le violon, le violoncelle, la contrebasse, enchaînement si prévisible mais il faut l'écrire pour le croire, comme une malédiction. Je n'écrirai pas sur le chat.

...À tous les mots cachés dans des tiroirs, à tous les maux restés enfouis dans la mémoire, à toutes les feuilles noircies chiffonnées déchiquetées, à toutes les envolées d'écrire vaines dans l'œuf avortées, à toutes les colères sur le papier glacé apaisées, à tous les chapitres d'hier et de demain JAMAIS achevés, à tous les manuscrits déposés dépouillés d'espoirs imaginés, à tous les cahiers à spirale gribouillés, à tous les merveilleux livres pas vus pas lus du temps à JAMAIS perdu ô illustres inconnus, à toutes les lettres d'amour sagement conservées dans le noir, aux récits d'injustice remplis d'indécence mille fois dans l'abîme de l'indifférence plaidés à JAMAIS classés confidences, à toutes les idées romanesques noyées dans une réalité tsunamiquesque, à tous les carnets secrets débordant de tendresse déguisée aveux de faiblesse, pour tous les livres orphelins à l'absence de courage impétueux de les mettre au monde c'est à JAMAIS pardonné, à ces dits d'amour glissés à pas de velours pudeur et grands détours entre lignes croisées de billets aller sans retour, au milieu de ce temps présent oppressant guerre planétaire singeant de Nostradamus les prédictions quelques vers à découvert inspirés par un Boris Vian d'il y a plus de soixante-dix ans une déclaration hashtaguée sur l'étroit chemin de la paix à inventer, à un livre cri de joie un jour sait-on JAMAIS tout en douceur et sous des doigts arthrosés soudain d'un écrin mental cicatrisé jaillira...

Messieurs les Présidents
Comment faut-il le dire
Comment faut-il l'écrire
Vos funestes désirs
n'auront aucun avenir
Si vous leur distribuez
Des ordres militaires
Pour partir à la guerre
Ils n'iront pas y jouer
Messieurs les Présidents
Ils ne sont pas vivants
Pour faire mourir des gens
Pour faire couler le sang
Je suis la mère la sœur
Je suis la fille la femme
On a toutes charge d'âme
Un amour dans le coeur
Personne ne vous acclame
Pour ces drames ces folies
Ils se sont tous unis
Et refuseront vos armes
Qu'ils soient petits ou grands
Ils voient partout la guerre
Aux quatre coins de la terre
Sans pouvoir rien y faire
Combien d'enfants dans l'ombre
Qui vivent dans un enfer
Et pleurent sur des tombes
Pour des frères et des pères
Qui tombent sous les bombes
Il est mon fils mon père
Il est mon ami mon repère
Il est mon oncle mon frère
On s'aime on vit on rit
Il est déjà trop tard

Ils sont déjà partis
Crier l'amour la paix la vie
Dans les villes et les prairies
Si la mort et le sang
Sont votre passetemps
Faites entre vous la guerre
Et laissez-nous derrière
Si vous les pourchassez
Sachez que vos gendarmes
Posant à terre leurs armes
Refuseront de tirer
Il est mon fils mon père
Il est mon ami mon repère
Il est mon oncle mon frère
On s'aime on vit on rit
Je suis la mère la sœur
Je suis la fille la femme
On a toutes charge d'âme
Un amour dans le cœur

Chers amis de la Gazette,

votre enquête sur « le roman que je n'écrirai jamais » m'intrigue. Lorsque j'ai reçu votre invitation à y répondre, j'ai d'instinct rejeté la proposition. En quoi cela pouvait-il me concerner, moi qui n'écris pas (et n'envisage pas) d'écrire de roman ? Néanmoins il m'est apparu, à la réflexion, que vous m'offriez là l'occasion unique sinon inespérée de régler enfin mes comptes (d'auteur !) avec cette question qui pourrait (inventons un peu) pousser chacun jusqu'au suicide selon son degré de sensibilité : pourquoi écrire un roman ? Me revient, en ce moment, l'interrogation d'Hölderlin : « Wozu dichter... », à quoi bon des poètes en des temps de manque ? Eh bien, je vous la renvoie : à quoi bon des romanciers...

Je n'ai pas de réponse et pour cause, je ne me pose pas la question. De vous à moi, « le roman que je n'écrirai jamais » ne m'intéresse pas plus que celui que je ne rêve pas d'écrire. La raison tient à ce que mon rapport à l'écriture réside en la pratique tangible et matérielle que désigne simplement le présent du verbe : j'écris.

Chaque matin, chaque après-midi, à des heures souvent rituelles bien que parfois indéterminées, en un lieu privilégié, le bureau du 172, la bibliothèque du 31, rarement (mais cela peut advenir) sur un banc public ou à la terrasse d'un bistrot, dans tous ces lieux et moments de mes journées : j'écris. C'est là ma seule occupation que

je partage avec la ménagère se rendant au marché en charge de ramener à la maison le panier de victuailles exigé de ses maîtres. Ecrire, c'est-à-dire poser des mots sur une traversée, la perception du réel, les traces, les blessures, les caresses qu'il dépose à même les pulsations de mon corps et que j'emporte en mon secret de vivre comme les alouettes s'effarouchent au subreptice tremblement de l'air.

Chers amis, je le confesse et vous remercie, à travers votre enquête, de rendre cette confession publique : je n'écrirai jamais de roman. Non que le roman me lasse, tout au contraire il me fascine, me subjugue, me multiplie. Mais pour dire la vérité, je n'ai d'autre lieu que la page de mon cahier pour vivre. Or il se trouve qu'elle est rétive aux genres. Et que ce qui s'y produit ne prétend relever d'aucun, pas plus que de la prose ou de la poésie, ces frontières factices dont se moque le premier mot. Celui-là même, le seul, dont je sonde jusqu'en mes propres méandres l'ombre des révélations intimes.

Jamais je n'écrirai les paysages des déserts du Sahara, de l'Himalaya ou des îles pacifiques, besoin de m'être confrontée à un lieu pour l'écrire ; pourtant je pourrais écrire les paysages de la vallée de la Vézère au paléolithique, tellement imprégnée de ces lieux j'ai été, par de fréquentes pérégrinations entre 2016 et 2025 et des lectures.

Jamais je n'écrirai de journal intime, de texte autobiographique, pourtant mes fragments ne sont-ils pas imprégnés d'éléments autobiographiques ?

Jamais je n'écrirai l'histoire de Léonie. Pourtant il suffirait peut-être d'ajouter les fragments aux fragments évoquant Léonie pendant la période 1915 à 1922, pour reprendre l'écriture.

Longtemps j'ai pensé, jamais je n'écrirai, toujours je lirai. Jamais je n'écrirai. Le dire, l'écrire à tue-tête, pour finalement lancer l'écriture.

Jamais je n'écrirai les ciels de l'enfance, les ciels des Ardennes, les ciels gris chagrins de l'hiver, les ciels que le jeune Arthur a dû éprouver, pas exactement les mêmes, mais une atmosphère proche. Des ciels qui l'ont amené à fuir les Ardennes pour de longues marches vers l'ailleurs.

Jamais je n'écrirai le livre *la tête dans les nuages*, que je suis en train d'écrire, mais que je n'écrirai jamais.

Le jour d'après avoir écrit, jamais je n'écrirai de journal intime. J'ai ouvert un document intitulé "écrire le

quotidien au jour le jour". Je note en introduction *Chaque jour écrire au moins une phrase dans ce journal d'écriture.*

*Jamais je ne voudrais faire partie d'un club
qui m'accepterait comme membre. Groucho Marx.*

On n'est jamais sûr de rien, comment est-ce que ça peut tourner, dans quel sens, direction façon style factures recommandations aléas divagations mais sûrement pas linéaire – ou peut-être que si : des épisodes les uns à la suite des autres dans le temps, il a bien fallu que ça commence quelque part, à un certain moment – tout ensemble tout le temps – il faudrait arrêter le temps à une certaine heure pâle de la nuit (un peu comme quand on change d'heure – c'est pour bientôt c'est pour ça – c'est toujours pour bientôt d'ailleurs ou alors ça vient juste de passer – jet lag, soit décalage horaire, soit aller vers la lune et en revenir et gagner quelques dizaines de minutes si j'ai compris – tout ça est restreint, rare, difficile à suivre un peu comme ce chat dans sa boîte qui n'y est sans doute que peu ou rarement ou pas) – ça ne tentera pas de se prendre trop au sérieux (faire les choses sérieusement a toujours été pourtant un des principes professionnels basiques (être à l'heure en est un autre) – en est-on à la profession ? Toute peine mérite salaire, mais est-ce une peine ? Ce n'est pas un travail rémunéré – il paraît que certains comptent les heures un peu comme les coureurs à pied (quelle pitié) comptent leurs pas lors de leurs entraînements) – ça ne pourrait pas être un livre d'un genre particulier (de la littérature),

de gare, eau-de-rose, porno soft ou hard, développement personnel (je passe en revue les étals et les classements de bibliothèques – fantaisie ou -sy, héroïc ou pas, science-fiction ou fantastique – philo sciences hu grises pour enfants jeunesse vieillesse bassesse – ça ne peut guère côtoyer ou frôler ces genres) – ce ne serait pas un témoignage il n’y faudrait pas trouver de je mais comment s’exprimer, il ne faudrait pas de narrateur.ice omniscient.e (on devrait pouvoir se passer de l’inclusive mais comment faire pour ne pas entraîner avec soi le pouvoir du dominant ?) – il se peut que quelqu’un.e parle tout de même mais il n’y a pas de dialogue à proprement parler (je peux bien en parler puisqu’il est en phase terminale – comme on le dit du crabe – on ne devrait pas évoquer ce type de corrélation) (la superstition guette à chaque coin de mot – il y a toujours cette façon de questionner les cartes, les lignes de la main, le marc de café les astres les iris les rides les plis les mains les taches – « on passe la nuit claire à boire/on danse en frappant dans ses mains » disait le poète – chantait le Livi – très jolie d’ailleurs le « j’aimais déjà les étrangères quand j’étais un petit enfant » très jolie vraiment) une histoire d’amour alors (comme toutes les chansons le sont) mais quelque chose de vivant : évidemment, ce ne peut pas être quelque chose de mort (comme le bras du Blaise) donc il faut que ça vive, que ça se déchaîne, pas morne, pas illisible, pas compliqué – ce serait plus facile de dire ce qu’on voudrait que ça soit – ce ne sera pas écologique ni politiquement correct ni moralement compatible avec l’horreur la saloperie la trahison le cynisme*, non, on n’y parlera pas de viande ou de végé de tatouages de LGBTQIA+ ou alors

subrepticement par énigmes, on ne dévoilera pas la fin on n'en écrira pas ou on ne le saura pas on ne se prendra pas les pieds et les idées dans des soft (c'est fait ça) ou des pas-la-rèf on tentera d'oublier les trucs tics tocs (hein) de l'époque les toxics et les du coup mobilités douces voilà technocrates et autres politiciens véreux (lapalissade ?) et leurs pendants féminins, les bracelets aux chevilles électroniques abus de biens sociaux et autres - les faits rien que les faits bannies les vérités alternatives fake niouzes fact tchéquin' balivernes trompe-couillons et autres ectoplasmes - oubliées les tournures journalistiques il y en aurait des caisses des conteneurs entiers ça comblerait les décharges de Bombay ou d'ailleurs l'océan Pacifique et ses îles de plastique les océans entiers l'Indien comme l'Atlantique - essayer de penser par soi-même on est obligé de positiver, de progresser comme disait Vernant - éviter le name dropping, pas comme ici alors ? Pas comme ici - en tout les cas il sera interdit parfaitement et strictement verboten forbiden vietato pro(h)ibido muhrram ou haram kindan de mentir pour vous perdre ou pour quoi que ce soit d'autre

(*) par exemple, le Chili : voilà un type qui avait sept ans en septembre soixante-treize vers le milieu du mois, un père qui avait servi dans l'armée allemande et qui s'était enfui après la guerre (la deuxième, dite mondiale) parce que tu comprends bien que étant donnés ses états de service, passons* - pas mal de frères et sœurs - (une famille bien sous tous rapports ? what the fuck ?) - dans une petite ville à trente kilomètres au sud de Santiago, la

réforme agraire entreprise par Allende deux ou trois ans plus tôt et son gouvernement avait dépossédé les latifondistes (très probablement) - et voilà que vers le milieu de ce mois de septembre soixante-treize se forment des milices qui se chargent de faire régner un ordre ordurier comme ils le sont tous et tuent assassinent torturent violentent - personne d'entre eux ne sera inquiété - le type avait alors 7 ans il a juré le 11 de mois (probablement sur la bible) qu'il ferait son devoir

(* : l'allégeance de son père au maître d'alors (comme celle que ce même père vouait au führer du reich numéro 3), un général qui mourut dans un lit d'hôpital et une royauté (zeugme) comme un homme digne de ce nom, qui se nommait pinochet, cette allégeance abjecte n'est pas à démontrer, comme elle ne l'est pas non plus pour celui-là - acronyme JAK)

Je n'écrirai pas Lui. Même si ma vie c'est Lui, ma douleur Lui, mon obsession Lui, ma principale occupation et préoccupation Lui, mon coin du monde Lui, je ne l'écrirai pas. Pas question. Anticipation. Peur. Pas de Lui, des autres, de vous, du sale regard, l'intrusion, le goût du drame, la curiosité, l'indiscrétion, la pitié impitoyable, tout ce qui pourrait stigmatiser Lui. Coincée. C'est mon entrée au monde, il est entre moi et le monde, je le protège du monde, je l'ai mis au monde, et j'en ai vu j'en ai vu de quoi remplir des tomes mais non, je n'écrirai pas Lui. J'ai écrit Elle, c'est déjà pas mal, ça a raclé, mis du temps, rouvert les gouffres, torturé, j'ai bien attendu, tergiversé, ajourné, torpillé, saboté, j'y ai mis des morceaux de Lui et tout le monde s'en fout. S'en fout s'en fout. Depuis toujours, il y a entre le monde et moi, Eux, Elle et Lui et l'Autre encore, alors comment dire le monde si je ne peux pas dire Eux. Eux sont pourtant un bout du monde, le caché, le détourné, le refoulé, le qu'on veut pas voir, qu'on retranche, qu'on ignore, qu'on enferme, qu'on gaze, pas entendre, pas comprendre, pas être dérangé sauf sur le papier ou les bonnes pensées, les principes, les déclarations au coin du fourneau, au creux du fauteuil capitonné, du canapé encoussiné, tout ça aussitôt oublié, piétiné parce que ça dérange l'ordre, le confort, le quant à soi. À peine, mais trop. Peut-être est-il possible d'écrire le silence, l'oblitération, l'omerta, l'impossible mais c'est risqué, je me tiens au bord, je tergiverse, je retourne

tricoter pour pas l'exposer, exposé il l'est assez... Je connais les gens, assez, depuis l'enfance je les connais, je les ai vus faire, le diable qui les agite, leur bourgeois refuge, leurs pantouflardes aspirations dont je suis privée et où je me réfugierai dès que possible, mais pas possible, je n'écrirai pas ce livre dont les pages tournent dans mon esprit dont les flammes brûlent ma cervelle dont le poids m'écrase la poitrine dont les folios volent devant mes yeux. Pas. C'est tout. Niet, nada, que nenni, que pouic et fifre et pollope, allez-vous faire... chez les grecs, les papous, les indiens d'Amérique ou d'Asie, allez rabâcher vos sornettes, répéter vos prières, seriner vos versets, réitérer vos manifestes, remâcher vos sutras dans les ashrams de votre choix, je ne l'écrirai pas, ça vous ferait trop plaisir... ça vous donnerait un sujet d'étude, de papotage, de contrition obscène, de rejet, de haine. Alors c'est : NIET!

Encore Auschwitz ? Non.

Non, tu n'écriras pas sur ces glissades – interdictions de l'assise sur le tissu gaufré de couvre lits, inenvisageable déplacement du bibelot au millimètre d'à côté, repassage sans aucun pli sur draps, torchons, chemises, aversion de fourchettes devant des plats d'hôtes attentionnés mais étrangers, implacable métronomie des emplois du temps. Tu ne raconteras pas le qui vive, les peurs du surgissement, les fourmillements de colère, la rengaine de l'inénarrable entre-soi chevrotant. Non, non à ces canalisations de tuyaux humains bouchés et jamais réparés, à ces borborygmes intestinaux historiques. Quelques mots néanmoins pour dire le désir, celui de la vie et de la survie envers et contre tous, du rebondi même pied à terre, même avec pieds d'argile et jointures brisées ? Tu écriras sur cela ?

Encore ces lettres retrouvées ? Non.

Non. Tu ne feras pas récit de cette femme – son refuge en 42 dans une cave en frontière de zone libre, sa solitude avec 7 enfants, son désarroi enceinte en 43, tu ne rappelleras pas ses réclamations insensées – un rabbin pour la circoncision, des galettes de Pessah, des soins à Vichy pour soigner son anémie cérébrale du grand système nerveux. Tu n'épilogueras pas sur cette lettre envoyée par la Préfecture à Pétain, rapportant le besoin de retrouver son mari réquisitionné dans un Groupe de Travailleurs Etrangers. Tu ne révéleras en rien la teneur

de cette quarantaine de lettres retrouvées, ne porteras pas à la connaissance des lecteurs les réponses administratives en retour, ni sa déportation fin mai 44. Tu ne raconteras pas davantage ta quête ni ton enquête sur cet héritage hasardeux surgissant 50 ans après d'une sous-pente poussiéreuse de synagogue, n'écriras pas comment quatre des huit enfants ont survécu. Non, marre, ta claque.

Encore la guerre ? Non. Décidément non.

Tu n'écriras pas comment la descendance de cette fratrie chaotique a dû devenir l'épaule consolatrice de la famille du soldat tué lors d'un entre-deux guerres (même pas une guerre) – les sanglots tus mais si bien entendus, la bougie perpétuelle sur le piano, l'assiette pleine invitant le mort à table – tu ne diras rien non plus de l'intuition fugace de cette petite fille lors d'un voyage en autobus, la non-réponse à sa question *C'était quoi cette grisaille à ma droite, ce barbelé tout du long, et à gauche, cette étendue verdoyante ?* N'épilogueras pas sur les trainées de ce silence quelques 70 ans plus tard, explosant de ses sourds rugissements. Non, tu n'écriras pas la guerre dans ton pays de naissance car comment l'écrire. Ecrire la déconstruction douloureuse et nécessaire d'un mythe ancestral ?

Encore la colonisation ? Non. Décidément, non, non.

Tu ne sueras pas derrière ton clavier pour écrire les quelques secousses de cette autre histoire. Tu n'écriras pas la colère de cet homme militant, et ce, malgré la bombe ayant explosé à la figure de son père, ni ne relaiaras les attentes désespérées de son ami handicapé.

Non. Non – à cette écriture qui réciterait pour la énième fois les hics, les cris et non-dits ravageurs, choses de l'exil *appartenances, déchirures, chocs, et ainsi de suite*, tous ces innommés innommables de peuples niés et dominés. Non *marre, ta claque*.

Non rien, vraiment, tu n'écriras pas sur ces choses difficiles à dire ?

Avec ton stylo avec ta main boussole debout tout en haut sur la pointe des pieds tu n'attendras pas que l'escalier déroule ses marches depuis ce palier d'entre rien ne laisseras pas le temps se glisser entre les mailles de la rampe dans des vacarmes déboussolés ton œil n'entrera pas dans la confusion de vies chancelantes s'agrippant aux reflets déformés de nappes de brume de trainées d'espérances en demies-teintes derrière les coulisses de ta patience en zig-zags dans le cache-cache de l'encre diluée de l'infinité de pointillés hirsutes.

Ton écriture... un oui peut-être à l'orée ?

Je n'écrirai jamais un roman qui ressemble à un guide touristique, même si une histoire a besoin de lieux pour s'ancrer dans le réel. Dans mon roman, seuls les lieux géographiques nécessaires à l'intrigue seront évoqués, des lieux que je connais bien.

Je n'écrirai pas de saga. C'est trop long, demande trop de documentation. Et puis j'aime les textes concis.

Mon roman ne sera pas de science-fiction. Extrapoler sur les données de la science pour décrire un état futur du monde demande une imagination et un courage que je n'ai pas. Notre monde actuel est déjà bien assez angoissant. Je préfère me cantonner à l'ici et maintenant. D'ailleurs, je lis très peu de science-fiction

Mon roman ne sera pas une dystopie. Ce genre est bien trop inquiétant et glauque.

Je n'écrirai pas non plus le roman de ma vie. Toutes les vies sont des romans, alors pourquoi la mienne plutôt qu'une autre. Je suis néanmoins consciente que certains des épisodes de mon existence, alimentent, ça et là, mes histoires. On ne peut écrire un roman qu'à partir de ce que l'on est et de ce que l'on a vécu, enrichi de son imaginaire.

Je n'écrirai jamais de roman dans une langue étrangère, je ne connais que ma langue maternelle. J'ai déjà suffisamment de mal à l'utiliser correctement.

Je n'écrirai pas un roman philosophique, ni un roman à thèse, c'est bien trop compliqué pour moi.

Je n'écrirai jamais un roman mal foutu. J'ai besoin d'une forme, d'une structure pour déployer mon écriture. Même si je peux m'autoriser des respirations, des digressions, privilèges de celui qui écrit et reste maître de son texte.

Je n'écrirai jamais un roman sur une question que je ne me pose pas. J'écris pour trouver des réponses aux problèmes que je rencontre, pour mieux me connaître.

Je n'écrirai jamais un roman dont je ne connais pas la fin, même si, au cours de l'écriture, celle-ci peut changer. Le roman commencé devient alors un autre roman.

Je n'écrirai jamais un roman dans lequel la nature est absente, elle est mon univers premier.

Je n'écrirai pas non plus un roman où les personnages sont des archétypes. À vrai dire, c'est une question qui ne me vient pas à l'esprit.

Je n'écrirai pas un roman sans amour, sans sexe, sans cuisine, sans odeur, sans beauté et sans laideur, sans mauvais sentiments et sans grands sentiments, tout cela fait partie de la vie.

Je n'écrirai pas un roman si compliqué qu'il faudrait prendre des notes pour s'y retrouver. Même si j'admire ceux qui sont capables d'en écrire.

Je n'écrirai pas de romance, ni de littérature destinée au jeune public, ni de bande dessinée. Je laisse ces genres aux spécialistes

J'essayerai seulement d'écrire le roman que j'aimerais lire, qui peuplerait ma vie, qui l'enchanterait de la

musique de ses phrases qui surgissent, qui coulent et qui parfois m'étonnent.

Je n'écrirai jamais un roman sans plaisir, car j'écris par plaisir.

je n'écrirai pas sans te traverser je n'écrirai pas ce qui exclut du droit de cité je n'écrirai pas le qu'en dira-t-on le dégazage des humeurs en mer la rumeur qui enfle dans les réseaux je n'accourrai pas les mains pleines d'encre quand les propriétaires battent le rappel de ce qui se fait ou ne se fait pas je n'écrirai ni la saga des décideurs ni la fièvre des marchés ni les bombes à fragmentation des influenceurs je n'écrirai ni millénium ni le livre des vengeances c'est déjà fait quand dans la mine aux règlements de compte prolifèrent les exploitations qui donnent des idées de représailles à de nouveaux chercheurs de filons je n'écrirai pas les lendemains qui chantent pour ne pas avoir à déchanter dans l'instant je n'écrirai pas la pâte sucrée du développement impersonnel qui s'étire sur les rayons des grandes surfaces et englue les supports en attendant le passage en caisse je n'écrirai pas les nouveaux crimes quand les voyeurs ont de quoi se repaître sur le devant de la scène depuis des lustres je n'écrirai ni l'ivresse des ruines ni le camp des liquidateurs je n'écrirai pas ce qui m'empêche d'écrire un peu plus loin que le bout de mon nez je n'écrirai pas les prétextes les faux-semblants les cadenas les barreaux les ragots les copies conformes les sous-entendus les poisons violents je n'écrirai pas le grand livre des gloses et des encombrements je n'écrirai pas les têtes de ponts les premiers de la classe les pas de géants je n'écrirai pas de roman à l'eau de rose même si rares

sont ceux qui échappent au côté fleur bleue de l'histoire y compris la plus noire je n'écrirai pas ou plus le journal du désastre je n'écrirai pas sans faire attention aux larmes qui ne savent plus couler aux silencieux des voies de garage aux éternels retardataires aux enfants je n'écrirai pas en noyant le poisson je n'écrirai pas l'extinction du buisson ardent je n'écrirai pas les bouchons les contrefaçons les miroirs aux alouettes des champs à qui on a coupé la tête et l'envol je n'écrirai pas autrement qu'à travers ce qui compte vraiment je n'écrirai pas sans faire signe sans autre regard je n'écrirai pas

Je n'écrirai pas *La Quantique des Cantiques* : j'aime pourtant l'érotisme qu'un tel titre pourrait contenir, cette rencontre improbable entre la chair et les particules, entre la Bible et les équations. Je n'écrirai pas de science-fiction, j'aime pourtant les contes extraordinaires, là où l'enfance dispute le terrain à la poésie et où le monde bascule sans prévenir. Je n'écrirai pas de manuels pratiques de mécanique, même si j'aime la quincaillerie, les écrous, les boulons, les clés qui tournent dans le bon sens et les moteurs qu'on démonte pour comprendre comment le monde tient ensemble. Je n'écrirai pas de polar, pourtant j'adore les intrigues, les fausses pistes, les indices minuscules qui changent tout, et cette obstination humaine à vouloir démêler les fils du réel. Je n'écrirai pas non plus ces longues descriptions qui s'étalent sur des pages et des pages, ces paysages patiemment déployés comme une fresque peinte à l'infini. Peut-être parce que je suis trop pragmatique, ou trop impatiente, ou parce que je crois que quelques mots suffisent parfois à faire apparaître une couleur, une lumière, une présence. Au fond, pour moi, l'écriture ressemble davantage à cela : un assemblage de mots qui feraient la musique des couleurs d'un tableau et, que l'émotion surgisse.

Mais il y a un autre livre encore. Celui que je n'écrirai pas non plus.

Un livre écrit à l'encre sympathique.

Un livre parfaitement rédigé, soigneusement composé, peut-être même relu avec une rigueur excessive — et pourtant totalement invisible. Les phrases seraient là, alignées avec discipline, les chapitres se succéderaient avec méthode, les personnages prendraient le temps de vivre, d'hésiter, de disparaître. Mais rien ne se verrait. On tournerait les pages d'un volume apparemment vierge.

Un lecteur appliqué froncerait les sourcils :
— Il n'y a rien.

Et pourtant si.

Il faudrait approcher la page d'une lampe, ou de la chaleur d'une main, ou de l'ombre d'un soupçon, pour que lentement les mots apparaissent, comme ces souvenirs qui refusent d'abord de se laisser reconnaître. Mais peut-être même que ce livre-là ne révélerait rien du tout. Peut-être que l'encre sympathique resterait fidèle à sa vocation : rester discrète, ne rien trahir, protéger le secret de ce qui aurait pu être écrit. Un livre parfaitement écrit et pourtant presque inexistant, des pensées qui passent à la lisière de l'esprit sans devenir tout à fait des phrases. Ce serait un livre d'une grande modestie : il ne prendrait pas la parole trop fort. Il ne prétendrait pas occuper les bibliothèques ni encombrer les catalogues. Il se contenterait d'exister à moitié, des idées qui nous traversent puis repartent.

Un livre presque philosophique, au fond.

Parce qu'il poserait une question très simple :
combien de livres habitent dans ceux que nous n'écrivons pas ?

Et combien de phrases vivent tranquillement dans le silence ?

Il y aurait même une forme d'humour dans cette entreprise : écrire avec application un livre que personne ne pourra lire. Travailler des heures pour produire un texte qui s'évanouit. C'est une manière assez honnête de rappeler que l'écriture n'est jamais totalement visible, ni totalement transmissible. Chaque livre publié cache déjà un autre livre : celui qu'on n'a pas su écrire, celui qu'on n'a pas osé, celui qu'on a laissé tomber, celui qu'on a effacé. Le livre à l'encre sympathique serait simplement plus franc. Il assumerait d'avance son invisibilité.

Et peut-être que, paradoxalement, ce serait le livre le plus fidèle à ce que l'écriture est vraiment : une tentative fragile, un mouvement vers quelque chose qui se dérobe toujours un peu.

Un livre qui n'apparaîtra jamais tout à fait.

Un livre presque écrit.

Un livre presque lu.

Un livre qui existera presque comme certaines vérités fragiles tiennent dans un minuscule écart.

Et presque, d'une certaine manière, un livre parfait.

Je n'écrirai pas en araméen. Je n'écrirai pas en japonais. Je n'écrirai pas en sumérien, hébreu, étrusque, turc, iranien, papou, zoulou, aléoute, lituanien. Ni en morse.

Je n'écrirai pas dans l'argile ni dans la pierre. Je n'écrirai pas sur la surface d'une grotte sous-marine, d'un cratère de lune, de la carapace d'un microbe, de l'eau écumeuse d'une tempête au cœur du Pacifique.

Je n'écrirai pas dans le vide. Je n'écrirai pas au fond de l'eau. Je n'écrirai pas dans une bouteille, dans une brique, dans un terrier de lapin, dans une coquille d'escargot. Je n'écrirai pas dans un état de mort imminente, un état de vie végétative, un état de coma profond, un état de sommeil artificiel.

Je n'écrirai pas de précis de physique nucléaire. Je n'écrirai pas la notice de montage d'une fusée interplanétaire. Je n'écrirai pas non plus le mode d'emploi d'un fusil d'assaut, l'annuaire du téléphone, le guide touristique de grottes encore inconnues à ce jour, la recette d'un ragoût de chat. Je n'écrirai pas de livre-témoignage sur ma mort. Ni sur ma naissance.

Je n'écrirai pas À la recherche du temps perdu. Je n'écrirai pas Les fleurs du mal. Je n'écrirai pas Madame Bovary, Astronomie populaire, Tintin et les sept boules de cristal, Le père Noël est une ordure, La vie mode d'emploi, Le capital, Phèdre, Blaise et le château d'Anne Hiversère, Les enquêtes du commissaire Maigret.

Je n'écrirai pas le mot laciniation. Je n'écrirai pas le mot cholagogue. Je n'écrirai pas kérargyre, posthétomiste, remontadoire, hippobosque, potamochère, caryophilline, ampélographie. Je n'écrirai pas non plus pourquoi j'ai oublié ton nom. Je n'écrirai pas ce que j'ai oublié.

Je n'écrirai pas des choses qui ont déjà été écrites. Vieille chimère littéraire. Bien sûr que j'écrirai des choses déjà écrites. Mais pas dans le même ordre. Pas avec la même virgule. Pas avec les mêmes mots, la même intensité, la même couleur, la même résonance avec l'actualité, la modernité, le souvenir, le temps qui passe, le temps qu'il fait, le temps perdu jamais retrouvé. Pas avec la même écriture.

Quand je n'aurai pas écrit tout ça, j'arrêterai.

« je n'aurais pas écrit de livres sous la contrainte, ni
sous la torture »: qui peut se présumer a priori d'acte de
résistance – nombreux et nombreuses étaient mortes
pour avoir tenu tête
(combien d'autodafés intérieurs)
qui peut dire : je ne l'aurais pas fait
je n'écrirai pas de livre politique, je ne saurais pas
je n'écrirai pas de livre d'enquête
je ne pourrai pas ne pas inventer
je n'écrirai pas de livre sans la lettre E, je ne pourrai pas
ne pas y penser
(sans H, et sans N ce serait plus facile)
je n'écrirai pas de livre qui va tout droit
je n'écrirai pas celui-là
je n'écrirai pas de livre que je n'aurais pas d'abord écrit
je n'écrirai pas sans récrire ou réécrire ni sans me lever
de bonne heure
je n'écrirai pas sans ciseau ni hache
je n'écrirai pas de livre qui prouve ou qui résout
je n'écrirai pas une histoire vraie
je n'écrirai pas une histoire fausse
je n'écrirai pas de livre sans histoire, ni sans penser à
celles qui furent murmurées dans l'ombre
je n'écrirai pas l'instant de la mort de T. ses yeux fixes,
ses mains comme deux ceps agrippés au drap avec sa
broderie dérisoire comme une corde l'attachant encore
au rivage: l'écrirai pas, n'écrirai que ça

je n'écrirai pas l'histoire véridique de sa disparition, je
n'écrirai pas au cœur de ses ténèbres ; n'écrirai pas,
n'écrirai que ça
je n'écrirai pas de souvenirs d'enfance, j'écrirai dans le
silence d'être encore enfant : ne ferai que ça
je n'écrirai pas, sans l'innommable ni sans pirouette ni
sans zigzag
je n'écrirai pas sans y aller comme ça par surprise
je n'écrirai pas en plongeon ni escalade plutôt en
marche sans boussole
je n'écrirai pas sans me tromper beaucoup ni sans
ratures
je n'écrirai pas dans de beaux draps ; ni changée en
oiseau, ni sous la dictée des dieux
(changée en taupe peut-être avec toute la terre remuée
et le sous-sol)
je n'écrirai pas sans être loin de qui écrit
je n'écrirai pas sans voir de très près
je n'écrirai pas long mais, court-court-long, comme au
cours d'eurythmie il y a longtemps dans cette école un
peu bizarre où les cahiers étaient sans lignes et les
crayons en couleurs
je n'écrirai pas Danish Red Skin ou La toile de Blanche,
du moins avec ces titres-là
je n'écrirai pas de livre de 7000 pages sinon pour
arriver à cent
je n'écrirai pas de livre de jeunesse sinon sénile
je n'écrirai pas le plus beau livre que j'ai lu : il est à
l'autre
je n'écrirais pas le journal de Kafka ni les lettres de Van
Gogh, je n'écrirai pas Tandis que j'agonise je pourrai le
relire

je n'écrirai pas de journal sauf des notes éparses dans
des carnets toujours perdus
je n'écrirai pas dans l'ordre
je n'écrirai pas sans certains mots, quoique
je n'écrirai pas sans ce qui se dérobe
je n'écrirai pas un roman traduit du chinois ni du finnois
sinon du russe en rêve
je n'écrirai pas sans que ça chante ni sans cadence je
voudrais tant parfois ne pas
je n'écrirai pas de livre sans l'oubli
je n'écrirai pas la comédie humaine
je n'écrirai pas la tragédie humaine
je n'écrirai que pour ça en miniature
je n'écrirai pas Hamlet ni Aline ni sans eux
je n'écrirai pas de livre circonscrit tel qu'il n'y aurait
qu'à pousser une porte et entrer

Le livre que je n'écrirai jamais sera sûrement un gros livre, beaucoup de pages, beaucoup de mots et puis beaucoup de temps. Trop d'idées, trop souvent, j'aurai bien trop sûrement bifurqué bien avant de finir un gros livre. Et puis ce point final qu'il faudrait repousser depuis la première page jusqu'à la dernière page, les yeux fixés dessus pour ne pas l'oublier, point final en boulet, en une pierre qui grossit, un point en boule de neige qui emmène tous les points au fil de toutes les pages, un point qui se dérobe, qui se cache, se soustrait, toujours penser au point qui viendra à la fin qui calerait tous les mots comme un coin d'étagère qui cale une ligne de livres, en faire des petits morceaux de ce fameux point final, des points intermédiaires comme des sous-points finaux, ce serait un pis-aller, un bricolage bancal pour soulager la tête du lourd poids de ce point à trainer toutes ces pages, point final de chapitre comme une entourloupette pour soulager la tête du fardeau bien trop lourd du point final, final, tout au bout du gros livre, point final pour plus rien, comme le bout du chemin, comme tout au bord du vide et juste le loin devant, un point comme une falaise, avec nous tout en haut et le jour qui se couche et puis devant la mer, sans point à l'horizon et derrière, l'avant-point en chaos, l'envie de tout refaire et de repousser encore, et encore bien plus loin la fin du point final

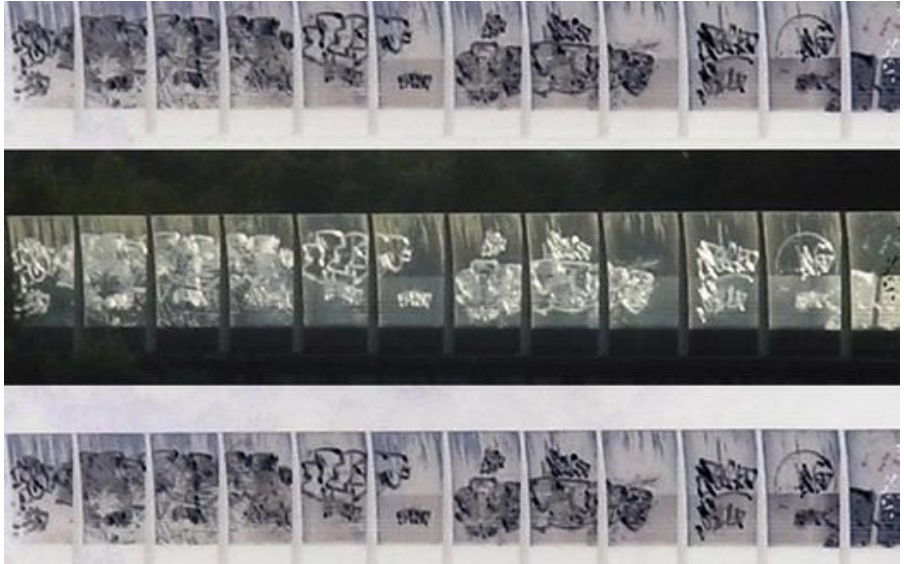
négatif/positif



préparation de la matrice d'une estampe, travail d'une plaque de bois ; l'outil, couteau ou gouge, évide, retire, enlève la matière, les fibres, la minuscule nodosité qui empêche de bien creuser le bois, ne laisse que la crête, ce qui restera en surface, qui sera encré, qui ancrera le dessin sur la feuille.

C'est ce qui a été enlevé, qui est devenu creux, qui est en creux, qui révèle le dessein, le sujet.\$

positif/négatif



peut-être... écrire je préférerais ne pas... ne pas écrire ici,
sur ce qui ne s'écrit pas, ou ne s'écrira pas, c'est déjà
écrire et faire exister ce qu'on avait dit ne pas vouloir
écrire